

Catrinel POPA | **Le dictionnaire, la vie en miettes
(Université de Bucarest) et quelques remèdes contre l'oubli**

Abstract: (The Book-Dictionary, Life in Pieces and Some Remedies for Oblivion) This article aims at discussing the relationship between memory, oblivion and life-writing, starting from the implications of an extravagant and uncommon fictional pattern : the book-dictionary/ encyclopedia, an experimental postmodernist device that enables the writers to display some sort of parodical and mystified knowledge, constructing conflicting fictional worlds. It goes without saying that such writings challenge the reader to use his/ her imagination in order to counterbalance the absence of a minimal narrative coherence and simultaneously to enjoy the benefits of the authors' fanciful erudition. My primary textual focus will be on Milorad Pavić's *Dictionary of the Khazars. A Lexicon Novel in 100.000 mots*, a book that certainly imposes a fundamental reevaluation of reading and finally of the relationship between language and reality.

Keywords: *dictionary; trace; memory/ oblivion; fantasy; mystification.*

Résumé : Cet article se propose d'aborder les questions de la mémoire, du temps et de la biographie en relation à un modèle fictionnel en quelque sorte extravagant : celui des œuvres littéraires qui utilisent la formule-dictionnaire ou la formule-encyclopédie, afin d'étaler une érudition ludique et fantasque. Ces textes construisent simultanément des mondes fictionnels concurrents et postulent un certain type de réception (en stimulant la force imaginative du lecteur, sa capacité de remplir les espaces vides du texte, en utilisant les ressources de sa propre mémoire et fantaisie). L'analyse va se concentrer sur *Le dictionnaire khazar* (Milorad Pavić), un livre qui impose une réévaluation de la lecture, de ses pratiques et, finalement, du rapport entre l'histoire et les mots.

Mots-clés : *dictionnaire ; trace ; mémoire/ oubli ; fantastique ; mystification*

Partant de la constatation qu'un nombre bien significatif d'écrits fictionnels, surtout ceux qui se proposent de bousculer les idées reçues, affichent, parfois d'une manière ostentatoire, dans leurs titres et sous-titres des étiquettes génériques trompeuses, il me semble que le phénomène mérite une investigation plus poussée. Des titres comme *La vie : mode d'emploi* (Georges Perec), *A History of the World in 10 ½ Chapters* (Julian Barnes), *Learning to Swim* (Graham Swift), *Hazarski rečnik* (Milorad Pavić), *Dicționarul onomastic* (Mircea Horia Simionescu), *Lemprière's Dictionary* (Lawrence Norfolk), font preuve d'une incontestable inventivité paratextuelle, en manipulant d'une façon ludique, les indices taxinomiques du titre, afin d'inciter ou dérouter (selon le cas) le lecteur. Un modèle que la plupart des écrivains assument c'est sans aucun doute Flaubert, l'auteur de l'iconoclaste *Dictionnaire des idées reçues* où

devant le terme dictionnaire, on retrouve cette définition mémorable : «En dire: ‘N’est fait que pour les ignorants’; dictionnaire de rimes : s’en servir ? Honteux !» (Flaubert 1993, 25).

Avant de s’attarder sur certains cas particuliers, ce serait intéressant de voir pourquoi la forme de dictionnaire ou d’encyclopédie exerce une force d’attraction particulière sur les écrivains ennuyés par les méthodes narratives homologuées et par la prévisibilité qui guette, à partir d’un certain moment, presque toute construction épique.

Chercheur obstiné des formules stylistiques innovatrices, Gustave Flaubert était aussi un lecteur passionné de dictionnaires, devinant, comme presque tous les grands écrivains, la force énorme encapsulée dans un tel livre des mots du monde, modeste en apparence (parce qu’il ne présente aucune prétention concernant l’originalité, la composition et le style), mais où toutes les fictions possibles attendent endormies comme la Belle au bois dormant. Donc, ce n’est pas du tout surprenant que le goûteur de délices littéraires ait fait l’éloge du dictionnaire, construction emblématique (y compris dans le sens que le terme acquiert dans l’héraldique), étant donné que, comme dans un jeu vertigineux de miroirs, tous les mots employés pour définir un certain mot du dictionnaire doivent «retrouver leur définition dans le même dictionnaire.» (Manguel 2018, 115).

À part ce définition mémorable, dans les essais de *Je remballe ma bibliothèque. Une élégie et quelques digressions*, Alberto Manguel mentionne aussi les noms des lexicographes célèbres comme Sebastián de Covarrubias, Emil Littré, Dr. Johnson ou Noah Webster, noms devenus synonymes à travers le temps avec leur création intellectuelle. De plus, pour que son discours érudit ne soit pas trop aride, l’auteur des digressions l’assaisonne à chaque instant avec des anecdotes savoureuses ayant comme protagonistes les savants excentriques fascinés par les mots. Une des histoires les plus drôles gravite autour du célèbre Noah Webster, une autre rappelle la complicité entre James Murray, l’éditeur du *Dictionnaire Oxford* et l’énigmatique William Minor qui n’était pas seulement un chercheur très doué dans le domaine de la lexicographie, mais aussi un criminel déclaré fou (l’histoire a inspiré d’ailleurs Simon Winchester, l’auteur du roman *Le fou et le professeur*, réalisé en 2019). Comme l’on peut facilement constater, les digressions arborescentes sur des thèmes lexicographiques, dans *Je remballe ma bibliothèque* arrivent finalement à apprivoiser les abstractions et à conférer de la grâce, de l’émotion et de la vivacité à l’érudition.

À mon tour, j’ai commencé cet article avec une ample digression concernant les dictionnaires, parce que je pense que devant la tentation d’explorer le livre-bibliothèque ou le livre des mots du monde, on aperçoit, soit discrètement, soit de manière ostentatoire, le fantôme de la bibliothèque Babel et celui du volume 46 d’une certaine *Encyclopédie Anglo-Américaine*, où Bioy Casares et Jorge Luis Borges ont découvert la première référence au Comté Uqbar.

En d’autres termes, l’artifice du livre-dictionnaire n’est pas loin de la vénérable métaphore du monde-livre ou de celle du paradis-bibliothèque. Tous ensemble

témoignent sur les pouvoirs de sorcellerie de la lecture et sur l'ambiguïté de la relation – médiatisée à maintes reprises – entre les mots et les choses, d'un côté, entre l'écrivain et le lecteur, d'un autre côté. Au final, l'identité des choses dépend tout d'abord de la manière dont on leur donne un nom. Cela détermine aussi leur durabilité.

Parmi les écrivains du sud-est de l'Europe, Milorad Pavić est sans aucun doute celui qui a illustré de la manière la plus convaincante la métaphore du monde-livre. Instrument ambigu par excellence, *Le dictionnaire khazar*, dictionnaire des dictionnaires, abonde en mystifications, en falsifications et ré duplications censées induire en erreur. C'est donc un livre destiné à un type de lecteur doué pas seulement d'un riche bagage culturel, mais aussi d'intuition, d'esprit ludique et de disponibilité imaginative. De plus, ce n'est pas du tout par hasard que Pavić choisit de dédier son écrit précisément au lecteur absent, à « celui qui n'ouvrira jamais ce livre » (Pavić 1988, 8), en provoquant ainsi dès le début, le lecteur présent d'entrer dans son jeu et de découvrir un monde aux frontières floues, très ressemblantes à première vue, à l'univers miraculeux des contes et pas totalement différent des produits de l'imagination des surréalistes. La différence essentielle consiste en le fait que l'œuvre de l'écrivain serbe questionne (en clé postmoderniste), des concepts vénérables comme l'originalité, l'authenticité et en fin de compte, la réalité en tant que telle, en s'approchant de l'enjeu du récit de Borges, *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*. L'observation n'est pas du tout nouvelle ; dans un essai consacré au *Dictionnaire khazar*, Angela Carter remarquait à son tour, les similitudes de ces deux écrits, signalant que Milorad Pavić va jusqu'au bout avec cet exercice apparemment gratuit, de frivolité érudite, « an exercise in a certain kind of erudite frivolity » (Carter 2006, 9). Elle n'est pas du tout la seule à avoir remarqué cette ressemblance.

On a observé rarement que l'écrivain serbe ne se contente pas d'écrire un récit sur une encyclopédie falsifiée qui bouleverse les systèmes de référence du monde réel, mais elle invente tout simplement cette encyclopédie truquée, en prétendant qu'elle fait révéler un monde révolu, pas très différent du nôtre. Nous avons affaire, plus précisément à une sorte de simulacre, avec une pseudo-histoire modulaire qui recourt au prétexte du dictionnaire où les divers points de vue sur une civilisation mystérieuse, il y a longtemps disparue, dialoguent, se complètent ou se contredisent en une polyphonie déconcertante. Le recours à un *frame* de type dictionnaire se justifie pleinement dans ces conditions (étant donné que cela représente, comme l'on a déjà constaté, une sorte d'analogon, soit-il imparfait de la machine de l'univers).

Depuis l'introduction de l'insolite écrit – intitulé de façon sobre *Observations préliminaires sur la seconde édition reconstituée et augmentée*, - « le lexicographe » propose au lecteur un accord ou un pacte (après l'avoir rassuré au début) :

L'auteur de nos jours rassure les lecteurs qu'ils ne seront pas condamnés à périr s'ils vont le lire, comme leurs prédécesseurs qui avaient bénéficié de l'édition de 1691 du *Dictionnaire khazar*, quand ce livre a fait connaître son premier auteur. En ce qui concerne cette édition, on aurait besoin de quelques précisions, mais pour que le discours ne s'étire pas trop, le lexicographe aimerait accepter l'accord avec le

lecteur. Il se met à écrire le discours avant le dîner pour que le lecteur se mette à lire pendant la sieste. Afin que l'écrivain, poussé par la faim, soit bref, lorsque le lecteur, rassasié, ne trouve pas trop long le discours. (Pavić 1988, 9).

Malgré la prétendue sobriété du discours, l'accord proposé trahit les intentions ludiques du lexicographe. Ce n'est pas difficile de remarquer qu'il s'agit d'une construction atypique, d'une sorte de hiéroglyphe, d'un palimpseste ou d'un labyrinthe textuel où, à part l'érudition fantastique, à la Borges, un autre aspect, explicable par l'appartenance de l'écrivain au monde « balkanique », au sud-est européen, attire notre attention : la situation du Livre à la confluence de l'histoire et de la mémoire, la transformation de celui-ci en un symbole de l'infinie liberté, en un espace de toutes les possibilités refusées par la réalité et par l'histoire, un « territoire » privilégié où le principe de l'ordre peut être facilement remplacé avec celui de l'arbitraire ou du hasard, lorsque la souveraineté de l'auteur est substitué par un accord tacite entre deux partenaires de jeu avec des chances (presque) égales.

On entrevoit dans ce début atypique du roman (surprenant même pour le public familiarisé avec les trucs des métafictiones historiographiques), pas seulement une stratégie auctoriale de *captatio benevolentiae*, mais une manière d'anticiper le spécifique de sa propre démarche, à la fois ludique et iconoclaste. C'est une démarche ludique, parce que le « lexicographe » provoque le lecteur d'entrer dans son jeu, comme l'on a déjà constaté, d'employer son imagination et son intuition, exactement comme un co-producteur du texte (en fait, l'écrivain explicite son intention à plusieurs reprises, affirmant que chaque lecteur peut se sentir libre d'éluder la chronologie et de créer « son propre livre, comme dans une partie de domino ou de cartes, recevant de ce dictionnaire, comme d'un miroir, autant qu'il y investira, car – c'est écrit dans ce lexique – on ne peut recevoir de la vérité plus qu'on n'y a mis » (Pavić 1988, 21).

Iconoclaste dans la mesure où, à travers des stratégies pareilles – qui trahit une inclination visible pour ce qu'on pourrait appeler du nihilisme épistémologique – l'écrivain thématise et ébranle simultanément l'ordre du Livre. De ce point de vue, l'affirmation de Matthias Verger selon lequel le *Dictionnaire khazar* fait échouer de manière programmatique le concept de texte initial unique, en proposant en revanche une poétique pluraliste, « de la copie sans original » (Verger 2017), de la traduction sans texte prime, dans une tentative téméraire de déterritorialiser en même temps le rôle et les significations du dictionnaire (et celles du langage). Selon d'autres commentateurs, le terme dictionnaire employé dans le titre par Pavić offre plutôt une fausse piste d'interprétation, étant donné que l'œuvre imite ou pastiche seulement « la convention du dictionnaire ». (Callus 1999)

Il ne s'agit pas seulement de l'entrelacement et de la substitution des significations entre le dictionnaire et l'encyclopédie, mais tout simplement du fait que l'auteur assume et justifie à la fois le caractère fragmentaire de son œuvre, montrant de cette manière-là, qu'il fait partie de ceux – pas trop nombreux – qui sont capables pas seulement d'imaginer des histoires, mais aussi de subordonner ses inventions à un plan systématique bien rigoureux.

En reconstituant à partir des bribes, une des possibles versions de l'histoire khazare, on conclut qu'à la fin du XVIIe siècle (plus précisément en 1689), pendant une de nombreuses guerres russo-turques, on rencontre trois personnages sur le champ de bataille : Avram Branković, diplomate mercenaire à Edirne et à la Sublime Porte, chef militaire pendant les guerres austro-turques, le turc Jusuf Masudi, un renommé chanteur au luth, et Samuel Cohen, un juif de Dubrovnik.

Tout d'abord, les trois se sont rencontrés dans un rêve, ils se sont cherchés pendant longtemps et au moment où ils sont sur le point de se connaître pour de vrai, ils arrivent en fin de vie. Plusieurs siècles plus tard, trois chercheurs se croisent durant une conférence déroulée à Istanbul : un égyptien, un serbe et une polonaise juive. Comme leurs prédécesseurs, les érudits du XXe siècle sont aussi préoccupés par l'histoire des khazars, peuple d'origine inconnue qui se serait établi sur la rive de la Mer Caspienne entre le VIIe et le Xe siècle.

On serait tenté à première vue de penser que le roman de Pavić représente une histoire apocryphe des khazars, placée entre la Turquie, la Russie et les pays balkaniques. Selon la légende, à la fin du IXe siècle, le grand khagan, l'empereur de ce peuple caucasien aurait convoqué à sa cour des érudits représentants les trois religions monothéistes (chrétienne, islamique et juive) afin de décider en conscience de cause la meilleure religion pour se convertir avec ses gens. Par conséquent, on dispose de trois versions de cette conversion des khazars en fonction des sources auxquelles nous nous rapportons : un livre rouge comprenant les arguments chrétiens, un livre vert dépositaire des sources islamiques et un livre jaune contenant des sources hébraïques. Une conséquence de cette tripartition est naturellement le pluri-perspectivisme : les événements sont présentés de plus de trois points de vue différents, ce qui lui confère l'aspect d'une galerie de miroirs, un effet attendu par l'écrivain comme une plaidoirie implicite afin de reconnaître la relativité de tous les universaux.

Cette incertitude se révèle stimulante pour Pavić; il établit le dictionnaire comme si toutes les trois possibilités s'étaient actualisées séparément, dans les différents plans du réel, et remplit chaque section de son livre avec des improvisations érudites et fantaisistes, assaisonnées avec des éléments spécifiques aux trois grandes cultures.

Comme l'on a déjà observé auparavant, les reduplications, les simulacres et les répétitions de toutes sortes constituent des éléments cruciaux de la composition du *Dictionnaire khazar*, en partant des indices paratextuels (le titre, le sous-titre, la dédication etc.) et allant jusqu'aux diverses hypostases des objets et des personnages, beaucoup d'entre celles-ci contradictoires et déroutantes. C'est d'ailleurs, le cas du premier éditeur de ce dictionnaire des dictionnaires, un personnage dont le nom parle au lecteur habitué à lire entre les lignes.

En premier temps, Daubmannus, le nom choisi par Pavić pour désigner le soi-disant premier éditeur-typographe de ce faux dictionnaire du XVIIe siècle usurpe délibérément la paternité d'un personnage attesté dans les documents, un tel Johann Buxtorf, le vrai éditeur d'un écrit intitulé *Liber Cosri*.

En deuxième lieu, comme Mathias Verger a bien remarqué, on a affaire à un nom allemand latinisé, donc à un patronyme situé à la confluence des deux langues et de deux cultures, avec une consonne double en plus (n) censée inscriptionner juste à l'intérieur du nom, un emblème destiné à attirer discrètement l'attention sur le mécanisme de la reduplication exploité au maximum, à plusieurs niveaux et de différentes manières dans ce « dictionnaire des dictionnaires » : « Daubmannus, ce nom de l'auteur original dans le cadre de la fiction [...] c'est un patronyme pris entre les langues. L'instance auctoriale surgit donc de la traduction. Et ce bien nommé *Daubmannus*, avec ses deux N dans son nom, pluralise les lettres comme les mains : la main latine, *manus*, semble se dédoubler dans le redoublement de la lettre N. » (Verger 2017)

On mentionne à un moment donné même un faux peuple khazar qui aurait recouru à la même stratégie comme les vrais khazars : la conservation de l'histoire sur « Le Grand Parchemin », c'est-à-dire sur la peau d'un messenger spécialement élu.

Dans le *Dictionnaire khazar* il y a d'ailleurs un personnage qui est censé avoir possédé le savoir sur le peuple khazar. Mais ce savoir, il ne le conserve pas dans son esprit, mais sur sa peau, qui servait de papier. Parchemin vivant, homme tatoué, l'homme de savoir chez Pavić représente l'un des rares exemples de la façon dont les Khazars écrivaient des livres, notamment les livres portant sur l'histoire de leur peuple. Les Khazars avaient eu l'idée d'écrire leur histoire collective sur la peau des hommes qui devenaient ainsi des « livres » qui marchent, des livres qui font *circuler* le savoir, mais cette circulation se paie bien sûr d'une dispersion de ces livres humains. (Verger 2017)

Par suite, la mystification est élevée au rang de principe tutélaire, tandis que la gravité du style spécifique aux chroniques permet au lecteur de deviner le sourire ironique de celui qui conserve – à son tour – « une histoire, quelconque », une des histoires possibles, mais incroyables. « Le lexicographe » vise-t-il à nous avertir dans sa manière allusive que toute inscription peut constituer un élément important pour les démarches archéologiques ou policières *sui-generis* ? Où que toute histoire, à partir du moment où l'on l'inscrit sur le corps, devient plus ou moins vraie, plus ou moins fausse, en fonction des intentions et de la biographie de celui qui la fait circuler ? Notamment cette dernière hypothèse exige une explication détaillée, côtoyant les relations compliquées entre la temporalité, la mystification et l'identité. Ce n'est pas l'incertitude qui gravite autour de l'authenticité des inscriptions tatouées sur les corps « des messagers » qui nous étonne, mais le fait qu'à travers la métaphore de la peau-parchemin, on questionne même « l'historicité » de l'histoire. Autrement dit, tout est placé sous les auspices de l'éphémérité et du transitoire, l'histoire se fond dans le présent, tandis que la corporalité et la sensorialité confèrent une nouvelle vie aux inscriptions déposées dans les archives. Le corps-sujet de la pensée remplace provisoirement le modèle archétypal du Livre en tant que porteur d'un sens transcendantal. En plus, on ne peut pas parler d'une version unique définitive de

l'histoire des khazars, mais des variantes conjoncturelles et discutables, c'est-à-dire, des versions apocryphes, par conséquent, censées ébranler les illusions des amoureux de certitude.

Le livre archétypique modèle n'est pas divin, objet d'une révélation, mais le livre khazar est fondamentalement humain et fragile, écrit sur le corps d'un individu qui marche et ne se fixe jamais. Le livre n'est ni unique, ni divin, ni éternel, il est pluriel, humain, éphémère, en dispersion, écrit sur une matière et dans une langue vouée à disparaître. Avec le *Dictionnaire khazar*, il n'y a plus de livre suprême ou définitif, seulement des versions transitoires. (Verger 2017)

L'observation ci-dessus appartient au même Mathias Verger, celui qui mettait en relation cette prolifération des versions concurrentes avec un principe qui opère aussi dans le cas des traductions : le lieu et le temps de l'écriture se déterritorialisent, lorsque l'authenticité du texte original se pulvérise simultanément avec la décentration de l'instance auctoriale unique.

Les tentatives dramatiques de récupération « des éclats » dispersés à travers le temps et l'espace sont figurées d'une manière allusive ou métaphorique, dans plusieurs passages du dictionnaire. Nous allons nous concentrer, pour l'instant, sur le cas de l'érudit égyptien Muavi dr. Abu Kabir (auquel on a consacré un article important dans le *Livre vert*). Hébraïste arabe, professeur à l'Université de Caïro, le savant était convaincu qu'au moins deux exemplaires du *Dictionnaire khazar* édité en 1691 par Daubmannus existaient encore dans les années '60 du XXe siècle, quelque part, sur une cheminée ancienne.

Après plusieurs événements biographiques traumatiques parmi lesquels l'expérience de la guerre joue un rôle crucial, le docteur Abi Kabir Muavi a la révélation de la liaison étroite entre les mots, les choses et les morceaux de rêve qui ne le laissent pas tranquille. En même temps, pour lui, le temps commence à s'écouler en sens inverse, comme le temps khazar, au fil des rêves, filé par un être capricieux sans nom – en acquérant une consistance étrange, tandis que les objets qu'il ramasse s'avèrent être au final des entités spectrales censées le diriger, par des voies détournées, vers le déchiffrement de toutes les énigmes de l'univers :

Il lisait les journaux avidement, parce qu'ils ne le concernaient pas. La source de son contentement étaient les annonces [...] Une vieille dame anonyme offrait un réveil qui révélait avec du parfum ou avec des bouses de vache, on faisait de la publicité pour les cheveux en glace où pour les bracelets qui mordaient la main dès qu'on voulait les porter [...] On recommandait aussi des remèdes contre la chute de cheveux durant la lune de miel, on mettait en jeu un mot magique qui pouvait te transformer à volonté dans un lézard ou une rose lunatique ou un morceau de terre bon marché d'où l'on pouvait apercevoir l'arc-en-ciel de nuit tous les troisièmes *djuma*. (Pavić 1988, 173)

L'assumption de sa condition de paria, doublée par son obsession pour le temps circulaire et la prise de conscience du manque de sens de sa propre vie, mène Abi Kabir Muavi à découvrir une recette personnelle afin de récupérer simultanément le temps perdu et la langue adamique. Parmi les objets les plus extravagants ramassés par le docteur, on retrouve des pièces de mobilier aux formes bizarres, une énorme selle de chameau, une robe aux clochettes au lieu de boutons, une cage en fer, deux miroirs, un manuscrit ancien avec un poème écrit dans une langue inconnue etc. De plus, Abi Kabir Muavi constate au fil du temps qu'une partie des objets thésaurisés s'organisent tous seuls en assemblages porteurs de sens.

C'était un peu tape-à-l'œil comme quelques affaires embrouillées rappelaient l'équipement d'un hôpital. Comme tout était en bois, il avait l'air d'un hôpital d'autrefois, un peu inhabituel, c'est vrai : dans une telle mesure il était différent de ceux d'aujourd'hui. L'hôpital de Muavi était équipé avec une sorte de couchette aux anneaux [...] et puis avec des casques en bois avec une ouverture pour un seul oeil, soit le gauche, soit le droit ou même pour un troisième oeil situé en haut de la tête. (Pavić 1988, 176).

Même s'il ne semble pas y avoir une relation entre la majorité de ces vieilleries, le collectionneur fait appel à un procédé connu depuis sa vie antérieure d'homme de science : il fait appel à la méthode probabiliste. En introduisant dans l'ordinateur la dénomination de tous les objets qu'il avait ramassés, il découvre que ceux-ci avaient un dénominateur commun : tous figuraient dans le *Dictionnaire khazar* imprimé par Daubmannus dans le XVIIe siècle.

L'obsession du temps (ir)réversible, la tendance de conférer une nouvelle vie, soit-elle fantomatique, à des entités menacées par l'oubli, devient prégnante aussi dans le cas d'autres personnages. Parmi ces personnages, se distingue Avram Branković, savant et collectionneur de manuscrits, sur lequel on retrouve plein de détails dans le *Livre rouge*. On apprend par exemple, qu'à part les rouleaux scellés qui reposaient empilés dans le tour de son belvédère, Branković avait en sa possession une riche cartothèque encastrée dans le mur de sa bibliothèque personnelle. Sa collection de fiches ressemblait d'une manière frappante au « laboratoire » d'un dictionnaire fantastique, étant donné qu'il gardait des notes avec les sujets les plus inhabituels : « d'un catalogue des soupirs et des gémissements des prières en vieux slave jusqu'à une liste des thés et des types de sel. » (Pavić 1988, 177).

En plus, Branković possédait aussi une collection étonnante de mèches de cheveux, en fait, des barbes et des moustaches de toutes dimensions et de toutes couleurs, provenant des vivants ou des morts, de toutes races, que notre homme avait collées sur des brocs, montant de cette manière une sorte de musée des coiffures d'antan. Un lecteur confus pourrait se demander quelle est la liaison entre les deux passions de ce collectionneur excentrique ? Une première réponse serait qu'il s'agit d'une évidente obsession thanatique : le personnage était si préoccupé de la perspective de la mort-oubli, qu'il avait ordonné qu'on lui brode des blasons sur les gilets de ses propres cheveux avec l'inscription : « Un homme bon chérit sa mort ».

C'est impossible de nier que le dictionnaire en général (et celui khazar en particulier) représente aussi une collection. Une collection de mots, rigoureusement ordonnée, qui s'oppose de toutes ses forces au chaos du monde/ de l'histoire et qui permet au lecteur persévérant d'entrevoir fugitivement, la machine de l'univers, où l'on trouve rangé tout ce qu'on a perdu et on se souvient de tout ce qu'on a oublié. Un livre-bibliothèque, dépourvu d'hypocrisie et qui peut être lu d'un nombre infini de manières, possédant la vertu particulière de diminuer les effets de l'amnésie, du chaos et de la mort. Il peut être versatile, dangereux, même empoisonnant, – dans le cas particulier de l'édition Daubmannus – mais il ne va jamais décevoir quand il doit offrir du matériel brut pour les histoires, les poèmes, les biographies et même pour les rêves. Rassemblés dans un dictionnaire, les mots semblent acquérir une consistance matérielle comme les objets tridimensionnelles (comme les statuettes qui se trouvent dans la vitrine d'un musée ou les livres sur les étagères d'une bibliothèque). Cela veut dire que dans ce cas-là, leur qualité de pierres de construction d'une langue devient visible, possédant toujours de manière latente les ressources nécessaires pour neutraliser ou au moins diminuer l'arbitraire des signes de la langue. Grâce à cette qualité, les dictionnaires alimentent plus que d'autres livres la nostalgie d'une langue adamique, en attestant implicitement la capacité des mots d'instaurer des réalités palpables. Ces vertus des mots deviennent encore plus visibles quand on parle « des collections » de noms propres du *Dictionnaire khazar* (s'appuyant sur l'imagination intertextuelle des lecteurs, Milorad Pavić arrive à imposer un nouveau rapport – étonnamment plausible – entre les noms et les caractères, entre les noms et les événements, en révélant des galeries labyrinthiques qui rappellent l'architecture de la Bibliothèque de Babel).

Angela Carter suspectait avec raison que le choix d'un nom comme Dorothea Schulz n'est pas du tout innocent (de nombreuses séquences du *Dictionnaire khazar* envoient sans aucun doute à l'atmosphère fantastique-mercantile caractéristique aux récits de Bruno Schulz où l'on voit fréquemment des commerçants bizarres, propriétaires de certaines boutiques remplies d'objets étranges. (Carter 2006, 13)¹. L'onomastique en soi a la capacité d'introduire dans le texte une multitude d'allusions, d'impulsions fictionnelles et d'histoires antérieures comme Alastair Fowler a bien démontré. Livrant une suite d'exemples édificateurs de la littérature anglaise, de Joyce à Nabokov et John Barth, le critique a montré que les noms propres fonctionnent comme des nuclées thématiques dont l'occurrence ouvre le texte vers des mondes fictionnels préexistants ou possibles (Fowler 2012, 59). C'est valable aussi, même dans une plus grande mesure, pour les toponymes. Comme l'on peut observer, même pendant une lecture superficielle d'un certain *Dictionnaire des lieux imaginaires* (Manguel, Guadalupi 1980), les noms des lieux, soient-ils inventés, possèdent la capacité d'enrichir « l'encyclopédie » du monde réel. Grâce à leurs résonances exotiques, excentriques, plein de sens ou même banales, ces points irradiants qui

¹ "The Story of the Egg and the Violin Bow [...] boasts all the inscrutability of surrealist narrative plus a quality of what one can only call the *mercantile fantastic* reminiscent of the short stories of Bruno Schulz." (Carter 2006,13).

marquent les cartes de l'imaginaire se montrent capables de perméabiliser les frontières entre le monde tangible et les mondes de l'imagination. Comme dans le cas des noms propres, on parle aussi d'une sorte de négociation du sens qui suppose la co-présence des fantasmes lexicaux capables d'évoquer simultanément des topoï du monde réel et du monde possible.

En tout cas, les livres qui imitent les conventions du dictionnaire trahissent plus que d'autres livres une nostalgie incurable du paradis perdu, un analogon de la machine de l'univers où l'on trouve rangé tout ce qu'on a perdu et on se souvient de tout ce qu'on a oublié. Paradoxalement, précisément à cet artifice ingénieux, le Paradis n'a plus l'air irrémédiablement perdu. C'est comme s'il était reconquis provisoirement à chaque fois qu'on ouvre un dictionnaire. On peut imaginer que le dictionnaire peut nous consoler de la perte de tout objet, même de la perte des livres ramassés dans une bibliothèque pendant des décennies. Tous se retrouvent – dans une autre forme – entre ses couvertures. Si la nature est l'ennemi des possessions éternelles, comme le pensait Novalis, dans ce cas-là, le dictionnaire semble censé restaurer les signes de propriété que le temps efface. De ce point de vue, on peut le considérer comme un remède contre l'angoisse, pas seulement contre l'oubli et l'ignorance. En tant qu'objet privilégié, doué de vertus quasi-magiques, le dictionnaire s'avère être plus efficace que n'importe quelle baguette magique en ce qui concerne les tentatives désespérées de refaire des totalités. Cette leçon est acquise magistralement par Pavić, parce qu'il l'applique même dans la stratégie éditoriale : son livre comporte deux éditions, un exemplaire masculin et un exemplaire féminin qui se distinguent par un seul paragraphe. Une fois réunies, les deux moitiés permettent la recomposition du corps d'Adam Kadmon, l'homme primordial des khazars. Et pas seulement des khazars, « parce que chacun est au moins une fois dans sa vie une petite partie du corps d'Adam sur terre » (Pavić 1988, 181).

Ce passage évoque dans le sous-texte une histoire très ancienne et assez connue, mentionnée dans le *Livre des Livres*, plus précisément dans le deuxième chapitre de la *Genèse* : après avoir créé Adam à partir de la terre et l'avoir mis dans le jardin d'Éden, Dieu a créé tous les autres êtres vivants, les animaux de la terre et les oiseaux du ciel, les amenant devant Adam pour qu'il leur donne un nom. Et exactement comme Adam a nommé chaque être vivant, le nom est resté. Pendant des siècles, les érudits ont médité à cette tâche étrange que Dieu a donnée à Adam. Devait-il inventer des noms pour les créatures devant lui ? Ou ils avaient déjà des noms divins qu'Adam aurait dû savoir et qu'il aurait dû seulement les prononcer comme confirmation ? Le dilemme concernant les caractéristiques de la langue adamique est mis en discussion systématiquement par des linguistes et des philosophes, y compris l'un des plus cités dialogues de Platon, *Cratylus*).

En guise de conclusion, l'enjeu du *Dictionnaire des khazars* reste au fond, de réinstaurer la capacité de l'être humain d'osciller entre les mondes réels et les mondes imaginaires, entre règles et métarègles. Avec ses histoires et ses mots mystérieux, avec ses références sophistiquées et ambiguës, contrefaites ou rêvées à maintes reprises, « le dictionnaire des dictionnaires » défie toute limite, pas seulement sur l'horizontale de

l'espace, mais aussi sur la verticale du temps jusqu'au point où un passé fictif arrive à remplacer un autre, sur lequel nous ne savons plus rien avec certitude, même pas si c'est faux ou pas.

Mais ce qui est le plus remarquable c'est qu'à travers toutes les stratégies mentionnées, le livre-bibliothèque de Milorad Pavić arrive à restituer aux mots leur statut de traces fragmentaires de la totalité primordiale, de présences matérielles fantomatiques, ce qui invite à une réflexion détachée sur les rapports entre la vie et la mort, mémoire et l'oubli, entre le visible et l'invisible. De plus, comme dans le cas de nombreux écrivains du sud-est et du centre de l'Europe, chez Pavić, la fascination pour le dictionnaire-labyrinthe – dépositaire de toutes les vérités contradictoires – trahit en fin de compte, une profonde méfiance envers l'Histoire comprise comme une grande narration et en même temps, comme un grand mensonge de la raison.

Bibliographie

- CALLUS, Ivan. 1999. *Cover to Cover. Paratextual play in Milorad Pavić's "Dictionary of the Khazars"*, in "Electronic Book Review", no. 1, January, URL: <https://electronicbookreview.com/essay/cover-to-cover-paratextual-play-in-milorad-pavics-dictionary-of-the-khazars/>, consulté 13.09.2023.
- CARTER, Angela. 2006. *Expletives Deleted. Selected Writings*. With an Introduction by Michael Moorcock. London: Vintage Books.
- FLAUBERT, Gustave. 1993. *Dictionnaire des idées reçues*. Paris : Seuil.
- FOWLER, Alastair. 2012. *Literary Names. Personal Names in English Literature*. Oxford: Oxford University Press.
- MANGUEL, A., GUADALUPI, G. 1980. *The Dictionary of Imaginary Places*. New York: Macmillan.
- MANGUEL, Alberto. 2018. *Je remballe ma bibliothèque. Une élégie et quelques digressions*. Trad. de l'anglais par Christine Le Bœuf. Arles : Actes Sud.
- PAVIĆ, Milorad. 1988. *Le dictionnaire khazar. Un roman-lexique en 100.000 mots*. Trad. par Marija Bezanovska. Paris : Belfond.
- VERGER, Mathias. 2017. *Le « Dictionnaire khazar » : de la crise de l'original à la crise de la langue originale*, in *TRANS-* [Online], mis en ligne le 27 septembre 2017. URL: <http://journals.openedition.org/trans/1640>; DOI: <https://doi.org/10.4000/trans.1640>, consulté 13.09.2023.